

DOUCET-SAITO: la poterie du geste à une âme

Jacques Larue-Langlois
Journaliste

«Pour pouvoir apprécier un objet de céramique, il faut que je retourne à sa source. Je retrouve la terre dont il est fait, je tourne sa forme sur le tour, je le décore de son émail, je le cuis à sa température de maturation. Je vois alors l'objet, parce que je le perçois dans le sens de son achèvement ; je le vois devenir ce qu'il est. Je le vois avec la main de celui qui l'a fait. Je n'ai que faire alors de critères extérieurs ; il n'y a plus de mode, je vois l'objet dans ce qu'il est. J'appelle cette façon de voir une façon naturelle d'apprécier la céramique.»

L'auteur de ces propos, Satoshi Saito, potier-céramiste, forme avec Louise Doucet, également potier-céramiste, un couple actif, dynamique et conscient. Les multiples aspects de leur vie quotidienne s'imbriquent si bien ensemble que leur existence de ruraux, de parents, d'artisans, d'amoureux, est entièrement tissée du même fil de logique harmonieuse qui trame leur appréciation de la céramique.

«Le but premier et essentiel que nous visons, c'est l'harmonie», déclare par ailleurs Louise Doucet, qui ajoute : «Nous nous efforçons de rester aussi ouverts et réceptifs que possible, d'en savoir toujours davantage, afin de tirer parti de chaque expérience vécue. Ainsi tout peut trouver sa place et son reflet dans notre œuvre.»



© Katsuhisa Saito



Louise Doucet, née à Montréal en 1938, et Satoshi Saito, né à Tokyo en 1935, se sont rencontrés au Québec en 1961. Quatre ans plus tard, il l'accompagnait au Japon, en stage d'études et de recherches sur la céramique orientale.

Cent arpents de terre franche sis sur une colline onduoyante, derrière le discret petit village de Way's Mills, en Estrie, constituent les limites géographiques immédiates de cette harmonie presque fourrière où grandissent les trois beaux enfants qu'ils ont eu le bonheur de se faire et où leur travail-amour s'épanouit assidûment en multiples pièces de poterie, chacune aussi belle et aussi importante que la précédente parce qu'étape d'une création globale. «Il est inutile que chacune de nos pièces soit un chef-d'œuvre, dit Louise, car ce ne sont pas des copies ; c'est nous-mêmes qui nous exprimons. Elles ne représentent pas l'exécution d'un modèle, mais le résultat de notre expérience.» L'expérience en question n'est autre que celle du vécu quotidien dans toutes les sphères où ces deux êtres exceptionnels exercent leur activité. Puisqu'ils utilisent chaque jour leurs propres œuvres — plats, assiettes, casseroles, tasses,



verres, pichets, bouteilles — il faut bien qu'ils les fabriquent correctement, qu'ils en modifient périodiquement la forme, comme ils se transforment eux-mêmes. On peut donc en déduire la mesure de leur progression, au même titre que l'âge de leurs enfants, dont l'aîné a maintenant treize ans. Le renouveau fondamental dans la poterie qu'ils signent «Doucet-Saito» est le mariage réussi et, par conséquent, sans cesse remis en question, de l'esthétisme et du fonctionnel. Satoshi déclare sans ambages : «Une céramique n'est pas là pour être un objet de contemplation. Elle doit être utilisée. Il m'a fallu bien des années pour comprendre ce

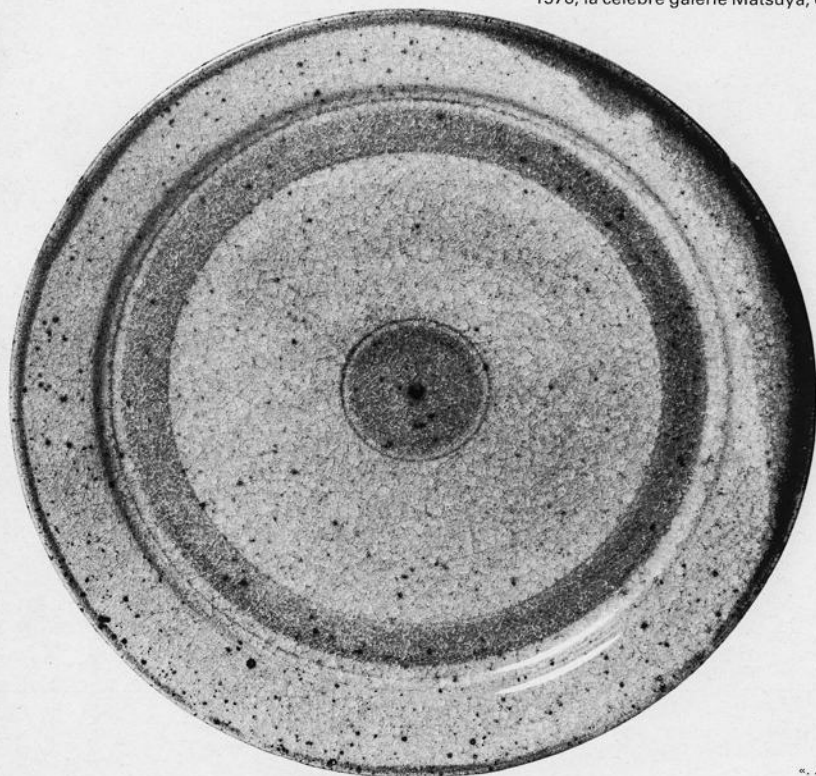
À gauche :
Pièce présentée au musée Isetan de Tokyo, en 1978, dans le cadre de la grande exposition *Shiguraki, 800 ans de terre et de feu*.

principe simple. L'objet appartient à la table où vous êtes assis, il appartient au repas que vous prenez, au geste que vous posez, à l'espace dans lequel vous circulez. Il fait partie de l'environnement, il crée l'environnement.»

Pour Louise et Satoshi, le fait de vivre à la campagne ne constitue pas une fuite ou même essentiellement un éloignement du brouhaha mercantile de la ville, mais bien le choix d'un décor, d'un entourage qui soit simple, harmonieux et à l'intérieur duquel la création quotidienne devient aisée, s'intégrant facilement au rythme de la nature. Outre les quarante — parfois soixante — heures qu'ils consacrent hebdomadairement à leur artisanat, ils trouvent le temps de vivre activement avec leurs enfants, de cultiver un grand potager, de garder des poules pondeuses, d'élever des poulets de grains et de recevoir des amis dans les formes d'une hospitalité toute québécoise qui atteint son sublime, grâce à l'apport japonais dont Satoshi, amphitryon raffiné, enrobe le service.

«Artisan de l'année» dès 1962, Louise Doucet crée avec bonheur ses céramiques utilitaires depuis bientôt vingt ans. Deuxième au concours artistique du Québec en 1963, elle devait remporter le premier prix de ce concours en 1967, en plus de mériter, au cours des ans, une demi-douzaine d'autres prix et mentions, assortis de bourses provenant de l'entreprise privée, les derniers — ceux de la Guilde canadienne des métiers d'art en 1975 et 76 — conjointement avec son mari dont la participation à l'activité créatrice en céramique a augmenté progressivement depuis quatorze ans, jusqu'à devenir pour lui aussi, bachelier en économie de formation, une occupation à plein temps.

De juin à septembre 1975, vingt de leurs œuvres furent exposées au Centre culturel canadien, à Paris, avec celles de neuf autres artisans canadiens, grâce au Conseil canadien de l'artisanat. En juillet-août de la même année, ils participaient, à Montréal, à une exposition intitulée «Visages du Canada», à la Guilde canadienne des métiers d'art, où ils exposent d'ailleurs régulièrement depuis 1972. En octobre 1976, la célèbre galerie Matsuya, de To-



«... Beauté d'argile et de glaçure...»



kyo, qu'animent deux ou trois millénaires de tradition céramiste japonaise, montait une exposition solo de leurs meilleures pièces. Mais, en vérité, la beauté simple et fondamentale des objets qu'ils fabriquent transcende cette consécration internationale, laquelle leur était pourtant à nouveau reconnue au cours de 1978, à l'occasion de deux expositions itinérantes : une première en Europe, sous l'égide du ministère des Affaires intergouvernementales du Québec, et une seconde, pan-canadienne, patronnée par le Conseil canadien de l'artisanat.



Le plus beau fleuron de cette reconnaissance officielle est encore cependant à leur avis le fait qu'une de leurs pièces, la seule portant une signature non japonaise, ait été choisie pour la grande exposition *Shiguraki, 800 ans de terre et de feu*, tenue en novembre 1978 au musée Isetan, de Tokyo. L'œuvre de Doucet-Saito y côtoyait les meilleures pièces des plus grands potiers japonais depuis huit siècles, tels Rosangin, Kato et Arakawa.

Le couple Doucet-Saito vit dans sa poterie. Ils mettent leur âme comme leur cœur à réfléchir intensément au sens de ce qu'ils font. La matière qu'ils utilisent — terre, argile, grès, pierres — ils en savent toutes les propriétés, ils en respectent les particularités et ne la travaillent que dans l'envie heureuse d'en tirer chaque fois un objet à la fois beau et fonctionnel. Ici, la simplicité est de

mise. Tout est pensé et réfléchi. Reste le feu des deux cuissons auxquelles toutes les pièces sont soumises et qui, élément plus difficilement contrôlable, permet que se retrouve dans l'objet cuit un quelque chose qui n'a pu être complètement prévu. Il faut avoir assisté au rituel émouvant de Satoshi ouvrant, après une cuisson, le simple four de brique chauffé au gaz qu'il a lui-même construit, pour comprendre tout le *suspense* que représente la cuisson de la poterie. Tout comme il faut d'ailleurs avoir vu les mains de Louise modelant l'argile sur le tour avec une ferveur bienheureuse, que ne réussissent à masquer ni la célérité qui lui vient de l'habitude ni l'apparente facilité avec laquelle elle construit, en quelques instants, des formes dans l'espace qui deviendront de beaux objets d'utilité courante.

C'est la démarche honnête et intégrée derrière tout ce travail créateur qu'il faudrait pouvoir saisir, pour comprendre ce qui fait dire à Satoshi : «À mesure que notre compréhension des matériaux utilisés augmente, notre compréhension des relations humaines emboîte nécessairement le pas : celles-ci deviennent plus directes.» Et Louise de préciser : «Je crois que la façon dont nous vivons est très importante. Notre façon de travailler s'appuie sur notre mode de vie. Je crois que nous sommes passés de mode.»

Utiliser quotidiennement de la poterie, se verser à boire dans un beau verre d'argile, savamment oxydé à la cuisson pour en faire ressortir le grain des dépôts métalliques que contient la terre, à partir d'un pichet de grès dont la forme simple et naturelle évoque des milliers d'années de perfectionnement, sans l'artifice d'une glaçure tape-l'oeil, c'est se redonner la joie perdue d'enjoliver des gestes routiniers. Combien il est rare et difficile de regarder vraiment un objet, de le saisir dans sa totalité. «Voici un beau verre, fait de bonne terre, avec une jolie



forme et une glaçure lumineuse cuite à point. Peu d'entre nous y font attention. Si nous le faisons, c'est pour dire : — Qui a fait cette pièce ? — Où l'avez-vous achetée ? C'est tout. Personne ne caresse le verre. Peu le regardent pendant une minute, savourant tranquillement sa beauté. Il est en effet difficile de voir un objet silencieusement avec nos yeux sans être dérangés par des mots. En une minute, il pourrait tant nous révéler. Nous serions étonnés de constater quelle richesse peut recéler une minute. Voir n'est pas parler. Connaître à la plénitude de certains silences. » C'est dans la revue *Critère* de mai 1975 que Satoshi Saito nous donnait ainsi une totale leçon d'observation, d'appréciation de son art.

Louise et Satoshi ne se préoccupent aucunement de savoir si leur poterie est de l'art ou de l'artisanat, simple querelle de mots : « C'est du travail à partir de l'argile. Un objet de céramique n'est rien d'autre qu'un objet de céramique — la même chose depuis dix mille ans — beauté d'argile et de glaçure. Nous parvenons à nous exprimer, bien sûr, mais il n'est pas vraiment question d'auto-gratification. Notre métier est de faire ressortir les meilleures qualités du matériau. »

Devant une exposition des oeuvres de Doucet-Saito, le vocabulaire manque si l'on ne possède pas les racines étymologiques profondément ancrées dans une vieille culture traditionnelle habituée au contact quotidien avec ce mode d'expression. Comment, pour les gens de notre époque, sentir la force du feu à laquelle on doit la partie sombre de certaines assiettes de céramique, quand on mange dans du plastique moulé et uniforme ?

Comment apprécier la transparence d'un fini céladon aux mille craquelures de porcelaine, quand on boit à la canette ou au verre de duralex ? Comment percevoir le mouvement exubérant de certains plats, la transparence embuée d'une belle glaçure simple et sans artifice, la forme généreuse d'un pichet bien en chair, la profondeur opaque que procure une cuisson réussie, sans s'arrêter à regarder les pièces, à les palper amoureuxment, comme elles ont été fabriquées ? « En regardant chacun de ses produits, nous confiait Louise Doucet-Saito, un céramiste devrait se demander si cette pièce peut modifier la sensibilité des gens, ou leur façon de voir la vie. » Voilà dans quel esprit de générosité absolue vit, travaille, aime, ce couple extraordinaire d'artistes québécois.

Mais n'allons pas conclure que leur vie est entièrement dédiée à leur art, qu'ils sacrifient à leur travail créateur le plaisir concret de vivre dans la joie : leur sérénité rayonnante ne débouche pas pour autant sur le mysticisme. Satoshi Saito est d'abord un causeur prodigieux et éclectique, un conteur enjoué dont les grands gestes des bras et les yeux pétillants ponctuent le discours incessant dans un code linguistique qui emprunte généreusement aux trois cultures dont il est l'émanation : japonaise, québécoise et anglo-saxonne. Louise Doucet, pour sa part, n'a rien de celle qui est en possession tranquille de la quiétude et son sourire de Joconde s'épanouit en un rire discret mais avoué lorsqu'elle dit : « N'allez surtout pas croire que nous vivons ici en ermites reclus : moi aussi, j'aime les belles petites robes et les sorties en ville de temps en temps. »